Le Théâtre, outil de fraternité

Pierrette DUPOYET

Comédienne citoyenne-sans-frontières

Je parcours plus de 70 pays avec dans mes bagages du rêve, de l'émotion, des mots, des idées[1]. Je me retrouve aussi bien en Syrie qu'au Liban, en Israël qu'en Jordanie mais aussi en Australie, aux USA, en Ukraine, au Cambodge, en Éthiopie, au Vietnam, en Mauritanie, au Rwanda, au Liban, en Égypte, en Libye, en Haïti… J'ai choisi d'apporter un souffle, une écoute, un réconfort là où la culture est bâillonnée, où l'espoir n'existe plus, où la liberté est surveillée.

Il suffit parfois de si peu pour remettre quelqu'un debout ! Les thèmes abordés dans mes spectacles (peine de mort, erreur judiciaire, tolérance, justice, exclusion, enfermement, fraternité, espérance…) permettent de toucher du doigt les blessures d'un pays, les larmes d'un peuple. Sensation étrange d'être comme ces maîtres-verriers qui travaillent la matière brute patiemment, jusqu'à ce qu'elle laisse enfin passer un peu de Lumière.

L'Art : des mots qui deviennent des pierres à bâtir !

En sillonnant les cinq continents, j'ai rencontré des populations qui n'étaient jamais allées au théâtre. C'est ainsi que je donne des représentations dans toutes sortes de lieux (du plus prestigieux au plus humble) : châteaux, palais des congrès, universités, écoles, bibliothèques, chapelles, mais aussi : usines, lignes de démarcation, camps de réfugiés… des lieux où le théâtre tout à coup redonne de l'espoir, du courage, où il fait prendre conscience de la richesse possible de la vie en société. Je joue même dans les prisons où un spectacle, grâce à l'émotion, met en lumière le poids des crimes commis, la nécessité de réparation, le besoin de compassion, le retour à des valeurs de justice, de droit et de liberté. Le théâtre devient acte citoyen. Aussi surprenant

[1] Cet article reprend des éléments présents dans Pierrette Dupoyet, « Le théâtre sans frontières. L'art, rempart contre les extrémismes », *D'une culture à l'autre. Bras de fer et brassage(s)*, Préface de Luis Alberto de Cuenca, Real Academia de la Historia. Madrid, Françoise Richer-Rossi (éd.), Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2017, p. 80-91.

que cela puisse paraître, un acte théâtral, apparemment éphémère, peut être source de reconstruction…

Un pays totalitaire commence d'ailleurs toujours par mettre au silence ses penseurs, ses philosophes, ses journalistes, ses artistes. Là, on emprisonne les faiseurs d'images, ici on censure les auteurs, on exécute les créateurs, un peu plus loin, on coupe les mains des guitaristes. Les exemples, malheureusement, se multiplient à l'infini… Dans certains régimes, écouter la radio, chanter ou simplement sourire dans la rue est passible d'emprisonnement, de flagellation ou de mort.

Il y a 40 ans, en Grèce, sous la dictature des Colonels, lors d'autodafés géants, on a brûlé sur la place publique les poèmes dits « subversifs » ; entendez par là de la poésie exaltant la vie et l'amour de la liberté. J'ai eu le privilège de rencontrer le poète Yanis Ritsos trois ans avant sa mort. Cet homme qui avait subi la torture, l'internement, l'exil, m'a raconté comment, au Camp de Monemvassia, il avait survécu. On l'avait privé de crayon, de pinceau, lui qui passait sa vie à écrire et dessiner la paix. Il a alors eu l'idée de graver des messages d'espoir pierres contre pierres, patiemment, et pour les soustraire à ses tortionnaires il les a enterrées pour les générations futures qui, un jour peut-être, les exhumeraient. Il m'a fait comprendre à quel point la poésie est une arme.

Nous savons que, contrairement à la thèse officielle, le poète chilien Pablo Neruda, auteur du flamboyant *Canto General* n'est pas mort du cancer mais qu'il a été empoisonné, pour qu'il se taise à jamais… Victor Hugo disait « Le Mot est un être vivant ! ». Certains des poèmes de Neruda ont fait avancer la cause du peuple plus que dix armées en marche. C'est cela, l'Art ! Interdire un livre, cela relève du même geste que jeter un homme au fond d'un cachot ! Empêcher quelqu'un de s'exprimer, c'est le réduire au néant, le « taire », le « nier » … meurtre silencieux. Federico Garcia Lorca, dont la poésie dérangeait le régime de Franco a été jeté dans une fosse commune en 1936 et ses œuvres ont été bannies jusqu'en 1953 !

Lors d'une tournée en Turquie, des amis du cinéaste kurde Yilmaz Güney ont tenu à me rencontrer. Vu le thème de mon spectacle, l'enfermement arbitraire, que je jouais à Istanbul, Izmir et Ankara, ils voulaient me raconter comment ce cinéaste, incarcéré pour ses idées, était arrivé à diriger son film *YOL* depuis sa prison. Il a fait passer à travers les barreaux toutes les consignes de tournage à son assistant, scène après scène.

Il est parvenu à s'évader, a fait le montage, caché à l'étranger, et a présenté ce film défiant la censure au Festival de Cannes où il a eu la palme d'or (!) C'était en 1982. La soif de transmettre était parvenue, symboliquement, à briser les barreaux, même si le film a été interdit pendant 15 ans en Turquie…

Oui, l'Artiste dérange ceux qui aimeraient imposer une « pensée unique » car le souffle de Liberté qui l'anime, qui le fait tenir debout, qui le fait écrire ou composer, donc aider les autres à vivre aussi, ce souffle-là échappe aux mailles du filet.

Published in : RICHER-ROSSI, Francoise ; PATIN, Stéphane (dir.), *L'art et la manière. Quelques réflexions sur les industries culturelles et créatives*, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », France, ISBN : 9782813004093, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813004093

L'Art, creuset de tous les possibles !

Je l'ai ressenti très fortement en Pologne, à l'époque du Général Wojciech Jaruzelski, dans les années quatre-vingt. Il menait le pays d'une main de fer. Le Ministère des Affaires Etrangères décide de m'envoyer là-bas avec un texte sur la liberté. Dans les quinze villes où je vais donner mon spectacle (Varsovie, Lodz, Cracovie, Wroclaw, Poznan, Gdansk, Torun…), la population est là, malgré le froid et la fatigue (les Polonais, pour survivre, font tous à ce moment-là, en moyenne trois métiers par jour !) Ils viennent au spectacle comme on vient se désaltérer à une source.

L'Art, outil de fraternité

Je l'ai vécu en Roumanie alors que le dictateur Nicolas Ceausescu était encore en place (il mourra exécuté le jour de Noël 1989), et où la ville de Bucarest était truffée de micros espions ; où chaque spectateur qui vous adressait la parole risquait sinon sa vie en tout cas sa liberté, et qui prenait quand même ce risque pour se réchauffer là aussi, pendant quelques instants, à une parole française, un regard bienveillant…

L'Art, outil pour dire « non » à la fatalité

Tournée également intense au Tchad en 1989 sous le régime d'Hissène Habré (dictateur jugé responsable de l'assassinat de 40.000 personnes) où, à quelques mètres du Centre Culturel de N'Djamena, tandis que je joue un spectacle sur la Révolution Française et la peine de mort, « *Madame Guillotin* » (spectacle ayant obtenu le Label National du Bicentenaire de la déclaration des droits de l'Homme et du citoyen), des cadavres passent sur le fleuve. Au premier rang, de nombreux militaires et responsables politiques qui n'ont pas pu ne pas entendre la phrase : « Pourquoi la peine de mort ? Ne suffit-il pas de la peine de vie ? »

Je suis allée dans tous ces pays, avec, au creux du ventre, l'espoir secret de pouvoir rencontrer, échanger… L'Art est une passerelle vivante jetée entre les humains. Ne réduisons pas une population à la politique de son pays, ne stigmatisons pas un peuple au dérapage de quelques-uns, même si l'angoisse nous prend quand nous voyons ces « quelques-uns » devenir de plus en plus nombreux. J'ai rencontré des gens « pris en otages » dans leur propre patrie, m'implorant de témoigner, à mon retour en France, qu'ils n'étaient pas d'accord avec le tyran qui les gouvernait. Le dictateur en question était censé les mener à la victoire… victoire de qui sur qui, au fait ? Quand on vous ordonne de massacrer vos semblables, vos frères, est-ce qu'on a le droit d'appeler « victoire » la comptabilité des morts ?

Le théâtre, par son aspect ludique, permet d'aborder des thèmes fondamentaux beaucoup plus en douceur que lors d'un exposé froid ou institutionnalisé. Un spectacle c'est un univers de frissons, de silences, d'actions. Le sentiment y est rythmé, mis en espace, en musique, en couleurs. L'émotion partagée devient un moteur. Dans une salle de spectacles peuvent se trouver soudain assis côte à côte victimes et bourreaux. Alors, au fait, que se passe-t-il dans la tête d'un tortionnaire qui soudain se sent réagir aux mêmes endroits et est soulevé par une même vague d'émotion que son soi-disant en-

Published in : RICHER-ROSSI, Francoise ; PATIN, Stéphane (dir.), *L'art et la manière. Quelques réflexions sur les industries culturelles et créatives*, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », France, ISBN : 9782813004093, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813004093

nemi, assis juste à côté ? Est-ce que le doute ne commence pas à creuser une brèche dans la carapace ?

L'Art, outil de réconciliation

L'Ambassade de France à Kigali m'a fait venir au Rwanda, au for des émeutes ethniques lorsque Tutsis et Hutus s'affrontaient et s'entretuaient à coup de machettes… Deux ethnies qui, jusqu'ici, vivaient en paix et qui soudain ont suivi les appels à la haine, dénonçant l'autre, le voisin, le cousin, comme un ennemi, l'homme à abattre… Je venais au Rwanda, chaque année depuis quatre ans, présenter des spectacles et j'avais même créé une troupe de théâtre dans laquelle Tutsis et Hutus travaillaient en toute convivialité. En arrivant dans ce pays en plein chaos, je demande à l'Ambassade de France comment faire pour annoncer le spectacle et dire que les deux ethnies seront les bienvenues ? Une seule solution, s'exprimer à la Radio des Mille Collines, la seule radio qui fonctionne mais qui est tenue par des extrémistes hutus, appelant à la haine contre les Tutsis. On me précise que j'aurai le droit d'annoncer le spectacle mais que je ne pourrai en aucun cas prononcer le mot Tutsi. Dans le studio, des hommes en armes. Le Conseiller culturel est présent. Il me fait confiance. Je n'ai que quelques minutes d'antenne. Je prends la parole en annonçant le spectacle et je termine en disant : « Je vous attends tous ! » puis j'entame une série de prénoms dans lesquels je mélange à toute allure prénoms hutus (à consonance africaine) et prénoms tutsis (à consonance belge). Le temps que les miliciens comprennent que j'invitais les Hutus mais aussi les Tutsis à venir au spectacle, le message était passé… Dans ce genre de circonstance, le métier d'artiste se double d'un métier de stratège.

Tout doit être fait en douceur, avec une infinie diplomatie (Je n'ai en effet jamais le droit de mettre en péril ceux qui me reçoivent…) Tutsis et Hutus sont venus en masse au spectacle. Certains pieds nus, depuis les collines environnantes. Ils ont déposé leurs machettes et bâtons au vestiaire (!) et, comme je le leur ferai remarquer à la fin de la représentation, ils ont réagi aux mêmes endroits, de la même façon… L'Art, pendant une heure, les avait réunis et ils étaient redevenus « frères d'émotions ». Le miracle avait opéré.

À la levée de l'embargo en Serbie, je me suis rendue au Théâtre National de Belgrade pour donner un spectacle. L'Ambassade de France m'avait laissé le choix de la pièce. J'ai décidé d'interpréter *Colline* du pacifiste Jean Giono. En apparence, une parabole provençale, en réalité un formidable pamphlet contre la violence et l'obscurantisme. C'est le premier spectacle français après trois ans de rupture diplomatique, la salle est archi-comble et tous les médias serbes sont présents. La télévision serbe me demande l'autorisation de filmer un extrait, j'accepte en veillant à choisir un passage significatif où Jean Giono raconte qu'un vieux paysan va être assassiné par un groupe d'hommes remplis de violence. Sentant le danger de mort planer, le vieillard décide de semer la graine de la Paix chez l'un d'entre eux, en espérant qu'il aidera les autres à changer. Il lui murmure :

> Je vais te dire un secret : il y a trop de sang autour de nous, il y a dix trous, cent trous, que nous avons faits dans d'autres chairs vivantes, des

Published in : RICHER-ROSSI, Francoise ; PATIN, Stéphane (dir.), *L'art et la manière. Quelques réflexions sur les industries culturelles et créatives*, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », France, ISBN : 9782813004093, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813004093

> trous par où le sang coule en abondance sur le monde… Nous avons oublié le chemin de la fraternité, il faut le retrouver !

Prononcer ce genre de texte au cœur d'une Yougoslavie exsangue (avec la présence dans la salle de la fille de Slobodan Milosevic, l'homme fort du moment) va bien au-delà d'un simple acte théâtral. Notre visa à mon régisseur et moi n'est valable que pour vingt-quatre heures. Nous devons donc quitter Belgrade de nuit. L'Ambassade est désolée mais toutes les voitures diplomatiques ont été réquisitionnées. Nous partons en bus vers la Macédoine où nous allons jouer le lendemain. Le trajet sera entrecoupé de haltes intempestives par des milices improvisées qui montent dans le bus et demandent au chauffeur de leur désigner les étrangers : nous… Chaque fois il faut donner de l'argent et sa montre (l'expérience aidant, nous avons appris à porter des manches longues avec plusieurs montres dont nous nous délestons au fur et à mesure !)

Le lendemain, à Skopje, j'ai eu la surprise et l'émotion d'entendre de nombreux spectateurs évoquer l'extrait télévisé filmé la veille, parlant de paix. Certains répétaient quasiment mot à mot les phrases de Giono, diffusées par la télévision serbe alors que la langue n'est pas la même dans les deux pays… L'envie de transmission avait été plus forte que la frontière !

J'ai de suite repensé au film de François Truffaut *Fahrenheit 451* (film éloquent sur un pouvoir totalitaire qui brûle tous les livres afin d'éradiquer la culture, donc la pensée). Dans ce film militant (1966), on voit des résistants apprendre par cœur les livres avant qu'ils ne soient détruits par les tortionnaires. Ils se hâtent de les apprendre pour en transmettre la sève aux générations futures… Un passage de flambeau par les mots, comme une pulpe de fruit que l'on voudrait préserver pour qu'elle puisse encore être une nourriture pour plus tard.

J'entends souvent dire que notre époque est bien plus violente que les précédentes. Je n'en suis pas persuadée. Je crois plutôt que l'histoire de chaque pays renferme, à intervalles réguliers, son lot de sauvagerie, de barbarie et de haine. Brûler des femmes comme sorcières uniquement parce qu'elles étaient rousses était un acte courant au Moyen-âge. Il y a quelques siècles on ébouillantait et on écartelait les coupables, sans autre forme de procès… Nos ancêtres ont mené des guerres de religion et ont assassiné au nom de Dieu. Toutefois, ne désespérons pas ! Pourquoi le progrès, la justice, la soif de paix ne pourraient-ils pas courir aussi vite et même plus vite que le mal, le dépasser, le terrasser ? À chacun de nous d'en faire tous les jours la preuve… Il nous faut simplement rester en éveil car rien n'arrivera de bien si nous baissons les bras.

L'Art, vertu d'utilité publique

Ayons confiance dans « la trace ». On ne sait jamais l'empreinte que laisse un mot, un sourire, un geste de réconfort, une parole d'encouragement. Il est parfois des mots que l'on plante et qui poussent ! L'ART peut être « ébroueur » de consciences, rassembleur, fédérateur, nécessaire à la reprise d'espoir.

Après 15 ans de guerre au Liban, la liaison aérienne a été rétablie entre Paris et Beyrouth. Il n'était donc plus nécessaire d'effectuer le trajet Paris-Chypre en avion,

Published in : RICHER-ROSSI, Francoise ; PATIN, Stéphane (dir.), *L'art et la manière. Quelques réflexions sur les industries culturelles et créatives*, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », France, ISBN : 9782813004093, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813004093

puis Larnaca-Jounieh en bateau, de nuit, avec les risques de bombardement syrien et de prises d'otages. On m'a alors demandé d'aller présenter un spectacle sur Arthur Rimbaud au Liban. J'ai accepté, à la condition de jouer sans distinction pour toutes les communautés religieuses qui s'entredéchiraient : sunnites, chiites, chrétiens, musulmans, maronites, druzes, juifs, orthodoxes… Je voulais que ce spectacle soit un symbole de réunification et d'harmonie. On a accédé à ma demande et cette représentation a été donnée, sur la ligne même de démarcation entre Beyrouth-Est et Beyrouth-Ouest… Représentation improbable, à l'aide d'un groupe électrogène brinquebalant. Les ambassadeurs de nombreux pays sont là, au premier rang, des ministres, des responsables au plus haut niveau de l'État, ainsi que des dignitaires religieux, près de cinq cents spectateurs. Le spectacle commence avec deux heures de retard, le temps que chaque service de sécurité diplomatique fasse un contrôle des lieux au détecteur de métaux (par peur d'une bombe qui aurait pu être dissimulée dans le décor du spectacle très chargé en objets et accessoires divers puisqu'il représente le fouillis d'un grenier ardennais au siècle dernier).

Aux quatre coins de la salle, tandis que je joue, des hommes en armes, prêts à intervenir au cas où… Tout peut en effet arriver : attentat, prise d'otage… Et, dans ces circonstances surréalistes, je me lance dans l'évocation d'Arthur Rimbaud. Je parle de sa soif de liberté, sa quête d'absolu… Le spectacle commence dans une tension palpable. Soudain, tout s'éteint. Le magnétophone qui diffusait la musique d'accompagnement s'arrête. Nous sommes plongés dans le noir. Tout le monde pense de suite à un attentat. Il est vrai que si quelqu'un avait voulu agir dans ce sens, il aurait d'abord éliminé la personne en faction devant le groupe électrogène et il aurait été facile ensuite d'agir dans le noir… En quelques secondes, je réfléchis qu'en fait nous ne sommes pas dans le noir absolu puisqu'au début du spectacle, j'ai posé, dans un endroit du décor, une lampe à pétrole allumée. Tout en continuant à parler de Rimbaud, sans rien changer à mon timbre de voix, je me dirige donc vers cette lampe providentielle et je l'approche de mon visage pour que les centaines de spectateurs aient quelque chose à regarder et puissent penser que cette brutale mise dans le noir est un effet de mise en scène. Ce que je veux éviter à tout prix, c'est la panique, qui, là, dans le noir, aurait risqué de faire de nombreuses victimes si les hommes armés avaient soudain eu la gâchette sensible. Grand souvenir… Une flamme avait servi de point d'espérance… De retour en France, la Présidence de la République m'honore pour mes « faits d'armes au Liban » (Fondation France-Libertés).

Intense aussi, une tournée au cœur des émeutes en Haïti où il s'agissait, grâce à la présence artistique française, de redonner confiance aux populations abandonnées par le Père Aristide qui les avait trahies… Les Haïtiens soupçonnaient le pouvoir en place d'éliminer toute voix discordante. Dans les rues de Port au Prince, des affiches hurlaient leur révolte par un slogan « Les assassins sont parmi nous » et la photo d'un journaliste assassiné peu de temps avant.

L'Ambassade de France a misé sur la parole bienveillante de mon spectacle sur Victor Hugo pour redonner confiance. L'Art peut pallier une défaillance dans la gouvernance d'un pays, servir d'exutoire pour faire entendre un cri, peut devenir catharsis pour dénouer un conflit. Je bénéficie pour cette tournée du garde du corps personnel de

Published in : RICHER-ROSSI, Francoise ; PATIN, Stéphane (dir.), *L'art et la manière. Quelques réflexions sur les industries culturelles et créatives*, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », France, ISBN : 9782813004093, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813004093

l'Ambassadeur de France. Nous partons en voiture blindée… : Port au Prince, Jacmel, Gonaïves, Les Cayes, Cap Haïtien. Je serai logée chez des sympathisants de la France, dans des maisons particulières, plus discrètes qu'un hôtel. Le garde du corps s'allonge en travers de la porte qui mène à la chambre (il porte sur lui un détecteur de chaleur, lui signalant par une décharge électrique le moindre être vivant qui l'enjamberait dans la nuit pour arriver jusqu'à moi. L'intrus serait détecté de suite). Même dans ces circonstances un peu stressantes, il faut garder son calme, sa concentration et ne penser qu'à la rencontre du lendemain avec le public…

L'Art, symbole de Vie

Quelques années plus tard (en 2010), Haïti a été meurtri par un tremblement de terre gravissime… 230.000 morts, une population terrassée, désespérée. Une semaine après les dernières recherches dans les décombres, alors que tout espoir semblait perdu, un poète haïtien est sorti des gravats, hagard mais bien vivant. Les gens se sont précipités vers lui, l'ont accueilli à genoux en s'exclamant que si la poésie n'était pas morte, l'espoir allait renaître dans le pays… L'Art parvient à remettre de la lumière là où l'ombre semblait s'être installée à jamais. Je l'ai vécu au Bangladesh où, après un cataclysme, je suis allée interpréter un texte sur Victor Hugo. C'était la première fois qu'une comédienne française venait jouer dans ce pays. Immense émotion de voir arriver des spectateurs très intimidés ayant mis de la dignité et de l'honneur à se parer de leurs plus beaux atours (alors que la boue et les gravats jonchaient le sol de tout Dhaka). Idem à Madagascar où le niveau de vie est l'un des plus bas au monde (300 euro par mois pour un emploi d'ingénieur très spécialisé…) mais où la venue d'un spectacle représente l'accession à une « richesse » sentimentale et psychologique inestimable, à Tananarive bien entendu mais également Antsirabé, Ambatondrazaka, villes plus modestes où j'ai eu la joie de jouer.

Alors, bien entendu, ces tentatives de fraternité au bout du monde ne sont qu'une goutte d'eau dans l'océan de ce qui reste à faire, mais rien ne doit être négligé. Le jour où l'on me prouvera que l'Art est dérisoire, que le Théâtre n'a plus son utilité au cœur de la Cité, j'irai travailler sur un autre chantier mais pour l'heure la démission n'est pas de mise. La tâche artistique à accomplir reste immense. On me demande parfois : « Si tu n'étais pas comédienne, que ferais-tu ? » Je réponds : « Je ferais la même chose, sous une autre forme. Je mènerais le même combat, celui du rapprochement entre les hommes ! ». Peu importe l'écorce, seule compte l'énergie qui fait avancer.

On peut agir partout où l'on se trouve, quels que soient les outils dont on dispose.

Si j'étais boulanger, je ne pourrais pas me satisfaire de vendre du pain industriel, c'est-à-dire une « âme endormie ». Je mettrais toutes mes forces dans l'alchimie du pain, le dosage de la levure, le choix de la farine, l'adjonction attentive du sel. Je tenterais, dans l'acte simple de pétrir du pain, d'aller au fond du partage. Khalil Gibran disait : « Le Travail, c'est l'Amour rendu visible. Fais ton pain avec amour car si tu fais ton pain sans amour, tu feras un pain amer qui ne rassasiera jamais l'Homme qui a faim. »

L'Artiste tente de donner du bon pain à manger… Il est un humain qui donne à entendre, avec son cœur et son corps, ce que vivent d'autres humains. Il est un « pas-

Published in : RICHER-ROSSI, Francoise ; PATIN, Stéphane (dir.), *L'art et la manière. Quelques réflexions sur les industries culturelles et créatives*, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », France, ISBN : 9782813004093, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813004093

seur ». Continuons à défendre et aimer la liberté d'expression. L'Art permet de rester en marche vers un horizon prometteur. Faisons rempart à ceux qui voudraient transformer notre existence en un tombeau… Aller aux Émirats Arabes interpréter un spectacle sur George Sand permet de laisser des questionnements sur la place de la femme dans nos sociétés.

L'Amour de la Liberté est haï par les barbares puisque l'Amour est source de vie et de partage. Ceux qui veulent diriger par la peur, s'ériger en maîtres absolus ont pour ennemi l'Amour… ennemi d'autant plus redoutable qu'il est sans arme, sans bannière. Face à un pistolet, on peut prendre un fusil, face à un fusil, on peut se servir d'une mitrailleuse, face à une mitrailleuse, on peut aller chercher un canon, une bombe… mais comment combattre la Force de l'Amour ? Comment tuer une lumière intérieure ? Abattre une émotion artistique ? On n'éteint pas la flamme d'un regard en lui jetant un seau d'eau.

Les Artistes, convaincus de ce qu'ils défendent sur scène sont soudain insubmersibles, inaltérables. Alors oui, l'Amour est un véritable moyen d'opposition à la violence. Or, l'Art est Amour. C'est une Citadelle imprenable qui permet de triompher de tout, à tout âge, en tout pays. L'Amour peut transformer le pire souvenir en simple nostalgie, donner à un coin de mémoire un nouveau visage, faire en sorte que la boue devienne terreau. L'AMOUR est plus fort que la MORT.

Certaines victimes aimeraient raconter ce qu'elles ont vécu, mais être capable de se souvenir n'est pas forcément savoir transmettre. Il faut parfois déposer sa propre douleur dans les mains de quelqu'un qui saura la restituer, voire la transfigurer. C'est le rôle de l'Art. Quand celui qui a enduré le pire accepte de remettre les clefs de sa souffrance dans les mains d'un artiste pour qu'il la transcende, la transmission est en marche, le sentier se transforme en chemin, invitant chacun à le suivre. L'arc ne prend du sens que par la flèche qu'il projette.

L'Art, témoin de nos vies

Il y a quelques années, j'ai créé un spectacle sur les musiciennes déportées à Auschwitz : *L'orchestre en sursis*, à partir de témoignages de rescapés des camps de concentration. À la suite de ce spectacle, d'anciens déportés m'ont dit qu'ils n'auraient jamais pu s'imaginer pouvoir un jour regarder en face, sur une scène de théâtre, dans la lumière des projecteurs, le récit de ce qu'ils avaient vécu là-bas… Ils avouaient, un peu sonnés, qu'ils s'en trouvaient réconfortés car leurs lourds silences allaient enfin devenir « parole » et allaient circuler… alors qu'eux-mêmes s'étaient tus pendant plusieurs décennies sur cette période effroyable de leur vie. C'est l'Art qui a permis à des déportés tels que Germaine Tillon, Charlotte Delbo à Birkenau, Geneviève Anthonioz de Gaulle à Ravensbruck, Olivier Messiaen et d'autres, de rester en vie. Ils et elles se sont accrochés à un vers de poésie, un auteur, un texte, une partition musicale, une pièce de théâtre… Ils ont espéré revoir la beauté d'un tableau. La Beauté et le souvenir de la Beauté peuvent vous donner l'énergie d'endurer le pire et de ne pas devenir comme vos bourreaux, le cœur rempli de haine.

Published in : RICHER-ROSSI, Francoise ; PATIN, Stéphane (dir.), *L'art et la manière. Quelques réflexions sur les industries culturelles et créatives*, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », France, ISBN : 9782813004093, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813004093

À la demande de nombreux professeurs d'histoire, ce spectacle effectue des tournées régulières dans les établissements scolaires, en parallèle aux cours sur la 2e guerre mondiale et notamment la Shoah…

L'Art, témoin de l'histoire des hommes

Souvenons-nous que lors de la chute du mur de Berlin, en 1989, ce n'est pas à un conférencier ni même à un grand orateur politique que l'on a confié la mission de symboliser le retour à la paix, mais bien à un artiste. C'est le violoncelliste Mstislav Rostropovitch qui a joué du Bach devant le mur enfin transpercé. Et dix ans plus tard, pour commémorer cet évènement, c'est à nouveau l'Art qui a parlé : Rostropovitch a donné un concert mémorable, accompagné du groupe de *hard-rock* Scorpions… Symbole très fort de deux générations se tenant la main.

L'Art, un porte-voix... un porte-joie.

Jouer un texte sur l'incarcération arbitraire (comme je le fais dans un spectacle tiré d'un fait divers), c'est faire entendre la voix des emmurés. Évoquer l'enfance maltraitée, c'est prendre la parole au nom de ceux qu'on humilie, que l'on brise, que l'on frappe dans l'ombre des alcôves, derrière des portes fermées. Parler sur scène de l'erreur judiciaire, c'est livrer aux générations futures le message du libre arbitre et de l'équité. Je veux rester confiante et penser que par nos forces de conviction et notre aptitude au bonheur, nous pouvons mettre, tous ensemble, les barbares en échec, leur faire mettre genou à terre.

La culture est un bien encore plus précieux qu'on ne saurait le dire… Il est la possibilité de rêver, de s'insurger, de créer, de redresser la tête, de se reconnaître au travers de l'universalité des émotions, des sentiments… L'Autre, dès l'instant où il a une culture différente de la mienne, est une opportunité formidable de m'enrichir, me faire réfléchir, progresser dans ma compréhension du monde et des hommes qui l'habitent.

Je garde au fond de moi des rencontres bouleversantes avec des peuples dont l'hospitalité, la spontanéité et l'authenticité m'ont marquée à jamais… Les Pygmées d'Afrique de l'Est, les Massaïs du Kenya, les Aborigènes d'Australie, les Maoris de Nouvelle Zélande mais aussi les habitants de l'Ile de Pâques pour qui je suis allée jouer un spectacle sur Maupassant ! Merveilleux choc des cultures… Tant qu'il y aura des femmes et des hommes à rencontrer quelque part dans le monde, je ne sentirai ni la fatigue ni le renoncement.

Published in : RICHER-ROSSI, Francoise ; PATIN, Stéphane (dir.), *L'art et la manière. Quelques réflexions sur les industries culturelles et créatives*, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », France, ISBN : 9782813004093, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813004093